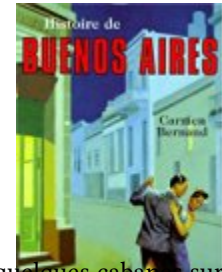


Carmen Bernard. *Histoire de Buenos Aires*. Paris : Fayard, 1998. 432 p. ISBN 978-2-213-59865-9.

Reviewed by Marie Danielle Demelas-Bohy (Centre Interuniversitaire de Calcul de Toulouse)
Published on H-Urban (February, 1999)



L'Une des cités contemporaines les plus complexes et peuplées n'aura été, pendant la plus longue partie de son histoire, qu'une bourgade, un méchant port, un point de rencontre fragile entre des flux atlantiques et un arrière-pays sans bornes. Pour retracer les étapes de cette croissance, Carmen Bernard a choisi le parti-pris de l'appartenance à un quartier et à un morceau du passé de Buenos Aires qu'elle revendique, et c'est peut-être moins une histoire qu'une mémoire de cette ville qu'elle a bâtie. Le ton est donné en prélude des retrouvailles de l'auteur, après deux décennies d'une absence forcée, avec sa ville natale, avec des lieux dont le dessin et les sensations qu'ils éveillent constituent cette perception de l'urbain, cette subjectivité que revendique Carmen Bernard. Cette *Histoire de Buenos Aires* mêle donc au bilan de recherches produites récemment par les historiens le regard de l'anthropologue qu'est l'auteur, professeur à l'Université de Paris X, et les souvenirs, le regard, de la jeune 'Porteña' qu'elle fut.[1] Le résultat en est heureux. L'ouvrage s'organise en quatre parties, autant d'époques du développement de la cité. Sous le signe des 'fondations', la ville a mis plus de deux siècles à affirmer son rang; capitale d'une république indépendante, elle voulut offrir l'image de la 'civilisation contre la barbarie'; à partir des années 1880, l'immigration massive et la richesse bientôt venue en firent la 'reine du Plata'; enfin, le chaos politique qui s'y établit au cours des dernières décennies la transforma en lieu d'une 'barbarie' inédite et inimaginable. Les débuts de Buenos Aires furent laborieux. La ville connut deux créations, l'une par des fondateurs venus de l'Atlantique, bientôt décimés par les Indiens, l'autre en tant que colonie d'Asunción du Paraguay. Ce qui représente, pour toute cité hispanique, le titre d'une noble naissance, la charte de fondation, n'a jamais été trouvée. Fort probablement, Buenos Aires est née sans rite,

à la sauvette. Un fortin, une plage, quelques cabanes sur un bout de territoire parcouru par les Indiens panos. L'Une de ces villes nomades dont l'urbanisation hispanique a été prodigieuse entre le XVIe et le XVIIIe siècles et auxquelles le géographe Alain Musset a consacré des recherches originales.[2]

Malgré sa piètre apparence, la ville draine des richesses "les troupeaux de l'intérieur et la yerba maté", et génère des profits de commerces licites comme de la contrebande. Déjà, son peuplement est mêlé, Espagnols de diverses provinces qui parlent basque ou galicien, Portugais, Français et Britanniques, Indiens et métis, esclaves; au début du XIXe siècle, Buenos Aires est, pour un tiers, peuplée de descendants d'Africains. L'ouverture vers le large tout autant que l'éloignement des centres de pouvoir ont accoutumé les membres de la cité (les 'vecinos') à revendiquer leur droit à décider du bien commun. Quant survient l'épreuve du feu qui, par deux fois, en 1806 et 1807, démontre la capacité des milices de 'Porteños' à repousser, seules, les tentatives britanniques de conquête, la ville est prête à jouer le rôle de capitale de la révolution d'indépendance à l'échelle de l'Amérique du Sud. Pendant près de vingt ans, la cité bouillonne de débats d'idées et du conflit des partis, comme pouvait l'être Paris révolutionnaire. Puis, à partir de la dictature de Rosas (1835-1852), Buenos Aires connaît le paradoxe de laisser triompher l'estancia des valeurs citadines. La cité des marchands cosmopolites est alors dominée par une faction d'éleveurs incultes et violents, se réclamant du catholicisme le plus conservateur.

Aux partis, aux journaux, aux cafés que la cité avait découverts en 1810, s'ajoutèrent d'autres innovations moins heureuses de la modernité politique: l'institution du contrôle des esprits et la formation de milices partisans. La dictature de Rosas avait été posé les bases d'un

terrorisme d'État. Mais celles-ci furent oubliées pour un siècle, pendant lequel la République argentine établit enfin son unité (Buenos Aires ne devint la capitale de l'État fédéral qu'en 1880) et la ville acquit l'image qu'elle a gardé depuis, passant de 50 000 habitants à cinq millions. C'est alors que le paysage urbain se forme, ainsi que sa culture : une apparence parisienne pour le cœur de la cité et de grandes artères menant vers des quartiers qui vivent d'une vie propre, base de l'identité de chaque 'Porteño'. Une vie politique, sociale, culturelle et artistique intense, presse, cafés, théâtres, bohème, bordels, tango. La dernière époque de la ville voit apparaître l'armée comme acteur principal de la vie politique. Dès 1930, comme dans un grand nombre d'États latino-américains, un coup d'État militaire met fin au gouvernement constitutionnel et place l'armée au pouvoir, rôle dont elle ne se départira plus que pour celui d'arbitre. La première présidence de Juan Perón (1946-1955) parvient à dissoudre l'image des chars et des casernes dans les manifestations de masse, dans des formes nouvelles de la mobilisation politique dans laquelle ce populisme bifrons est passé maître : Perón pour l'affirmation de la force, Evita pour les pauvres et la revanche des humiliés. La rupture du régime avec les intellectuels et les artistes, dont les œuvres avaient modelé une part de la cité, est alors consommée.

Deux décennies plus tard, une junte militaire succède à l'éphémère retour de Perón, fondé sur des malentendus lourds de conséquences. Et c'est une génération séduite par des idéaux révolutionnaire, une jeunesse qui ne se conforme plus aux modèles des aînés, que le régime militaire entreprend de réduire au silence par la terreur, la torture et la mort. La cité bruisante et bavarde, bigarrée et inventive, ferme ses cafés devenus suspects, et perd ses journaux interdits. Le retour à des formes d'expression démocratique, après le départ des militaires déconsidérés par l'opération des Malouines, survient dans une conjoncture de crise économique. L'amnésie officiellement décrétée, de même que la disparition brutale du welfare state, contribuent à l'atomisation de la vie citadine qui se replie désormais sur l'unité constituante de la cité, le quartier. Pareillement éclatée, la ville est-elle en-

core une ? Dans ce long parcours historique, brièvement résumé, Carmen Bernand a pris le temps de quelques pauses et de chemins buissonniers. Son itinéraire devient parfois nonchalant, se plaît à l'anecdote, à la légende. L'auteur puise dans des fonds d'archives des informations curieuses, épingle le 'petit fait vrai', qui n'est pas toujours représentatif, mais bien suggestif, selon un procédé qui évoque celui de l'historien Theodore Zeldin (*Histoire des Passions françaises*). Le lecteur cherchera en vain des informations suivies sur la forme de la ville, ses dessins successifs, ses cicatrices, ses artères, ses déchets. Le cahier central d'illustrations est de qualité moyenne, les plans font défaut, ou suscitent la perplexité (ainsi celui de la p. 34). Mais ces oublis se sont effectués au profit du témoignage et du souvenir de certains de ceux qui ont peuplé depuis quatre siècles Buenos Aires. La lecture de cet ouvrage incite à des références poétiques plutôt qu'à des traités d'urbanisme, et le livre refermé, c'est à Pasternak plutôt qu'à Le Corbusier (qui projeta de remodeler Buenos Aires) qu'on cède le dernier mot : 'Ainsi donc, moi aussi j'avais été touché par cette grâce. Moi aussi, j'avais eu le bonheur de découvrir que l'on peut, jour après jour, avoir rendez-vous avec un morceau d'espace bâti comme si c'était une personne vivante'. [3]

Notes :

[1]. Porteño (a) désigne l'habitant du "port", c'est-à-dire de Buenos Aires. Le terme désigne aussi, dans le contexte argentin, le gars de la capitale face aux provinciaux (avec la même connotation critique que "parigot" pour désigner les Parisiens en France).

[2]. "Le déplacement des villes en Amérique hispanique", *Villes en parallèle*, n° 25, 1997, p. 179-202.

[3]. B. Pasternak, 'Sauf-conduit', *Oeuvres Paris* : Bibliothèque de la Pléiade, p. 596.

Copyright (c) 1999 by H-Net, all rights reserved. This work may be copied for non-profit educational use if proper credit is given to the author and the list. For other permission, please contact H-Net@h-net.msu.edu.

If there is additional discussion of this review, you may access it through the network, at :

<https://networks.h-net.org/h-urban>

Citation : Marie Danielle Demelas-Bohy. Review of Bernand, Carmen, *Histoire de Buenos Aires*. H-Urban, H-Net Reviews. February, 1999.

URL : <http://www.h-net.org/reviews/showrev.php?id=2780>

Copyright © 1999 by H-Net, all rights reserved. H-Net permits the redistribution and reprinting of this work for nonprofit, educational purposes, with full and accurate attribution to the author, web location, date of publication, originating list, and H-Net : Humanities & Social Sciences Online. For any other proposed use, contact the Reviews editorial staff at hbooks@mail.h-net.msu.edu.